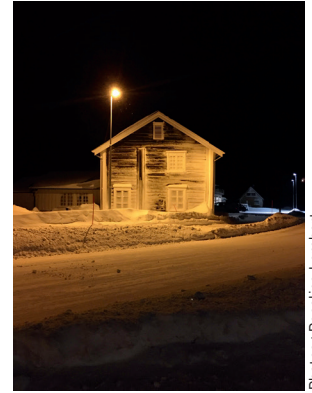
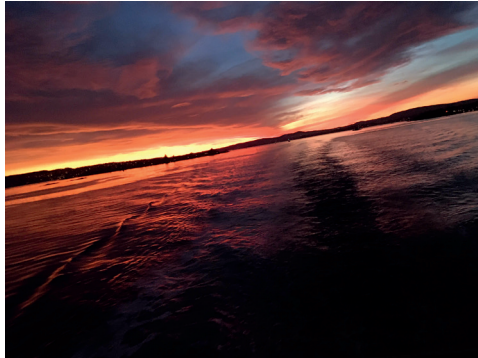


# Nos yeux sont des veilles

Lumières norvégiennes par Roseline Lambert



Photos : Roseline Lambert

**Roseline Lambert réalise un terrain ethnographique à Oslo, où elle traque la lumière qui change pour son doctorat en anthropologie de la poésie. Elle nous propose le troisième et dernier texte tiré de son carnet de notes.**

N'importe où dans le monde, quand j'arpente une bibliothèque, la même image me hante : une multitude de mains griffonnent derrière les murs. Les doigts qui bougent font naître les rangées et les couloirs devant moi. Des millions de doigts qui dansent à leur rythme avec leur propre énergie dans des temps indéfinis qui se superposent. Les doigts deviennent des branches qui se transforment en papier, puis en pages qui se posent dans les livres. Mon image de la bibliothèque est vivante. Elle a des mains. Je varie parfois en imaginant que les bibliothèques se créent en faisant glisser les livres à partir des visages. Ou encore qu'au bout des mains qui écrivent, il y a des milliards d'yeux qui s'allument. Ils veillent jusqu'à nous. Ils nous réveillent et ils nous endorment.

C'est dur d'y croire. C'est encore plus dur de croire que peu importe la latitude des lieux de ce monde, tous les gens que je rencontre sont pelotonnés dans des histoires qui parfois s'ouvrent et se

déplient devant moi. Et la lumière change parfois si vite sur leur visage.

**58° 08' 48" N**

Je me rappelle que ce jour-là de février sur la côte de la mer du Nord à Arendal, il faisait anormalement doux. K. m'avait donné rendez-vous dans un café du port. Je nous versais du thé et il me parlait de son île déserte au large de Kristiansand. Il y passe tous ses étés dans une cabane plantée en plein milieu. Il me décrit le lieu et il fait soudainement plein soleil sur toutes les surfaces de sa figure. Il est éblouissant de joie dorée quand il me dit : je me baigne, je pêche, je vis dans l'eau et sur les rochers. Il murmure presque : je deviens un poisson palpitant. Mes mains se réchauffent sur ma tasse et mon thé se diffuse jusqu'en juillet, il fait chaud, j'y suis, ça sent le varech et l'épinette. Je suis là avec lui sur une grosse roche, dans cette joie vibrante de soleil.

Il faut dire, les visages en Norvège sont pâles en février. Puis, un énorme nuage recouvre les traits de K. d'un coup. Il est un enfant pris dans l'ascenseur, il me raconte sa terreur, je lui demande où sont ses parents. Il ne sait pas quoi répondre, sa figure est presque noire. Ses silences s'éparpillent. C'est la première fois que je vois un Norvégien sombrer aussi profond. C'est épeurant comme une tempête en mer.

**25° 02' 36" N**

En décembre, je me suis retrouvée en Chine. S. était habillé de large soie rouge aux broderies marine, son habit traditionnel de moine taoïste qu'il porte dans les événements officiels. On participait ensemble à une conférence sur l'anthropologie de la peinture à Kunming. Je parlais des égoportraits sur pellicule noir et blanc que prenait Edvard Munch alors qu'il était agoraphobe et enfermé, tandis que S. nous déroulait des rouleaux de peintures multicolores élaborées dans des rituels taoïstes qui ressemblaient à des mangas. Et pour vous décrire vraiment la globalité de cette scène, sous sa longue robe en soie vermeille, S. portait des Nike pastel et à l'oreille, en guise de boucle, un écouteur blanc de marque de pomme. Il pouvait ainsi bouger vite et répondre en tout temps aux appels des gens de sa communauté.